

LECTIO DIVINA AVEC LE PÈRE LAGRANGE



Les noces de Cana (26)

Jn 2. ¹ Et le troisième jour, il se fit des noces à Cana de Galilée. Et la mère de Jésus était là.

² Or, Jésus aussi fut invité aux noces, ainsi que ses disciples.

³ Et ils n'avaient plus de vin, parce que le vin des noces était épuisé. Ensuite, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » ⁴ Et Jésus lui dit : « Qu'importe à moi et à toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue. »

⁵ Sa mère dit aux serviteurs : « Quoi qu'il vous dise, faites-[le] ! »

⁶ Il y avait là six urnes de pierre, disposées pour les ablutions des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures.

⁷ Jésus leur dit : « Remplissez d'eau les urnes. » Et ils les remplirent jusqu'en haut.

⁸ Et il leur dit : « Puisez maintenant et portez au maître d'hôtel. » Et ils [en] portèrent.

⁹ Lorsque le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin – et il ne savait pas d'où venait [ce vin], mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient –, le maître d'hôtel appelle l'époux ¹⁰ et lui dit : « Tout le monde sert d'abord le bon vin, et, quand on est ivre, le moins bon. Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent ! »

¹¹ Tel fut, à Cana de Galilée, le premier des miracles que fit Jésus. Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.

Il est assez naturel de penser que Nathanaël, qui était de Cana, y a amené ses amis, pour assister à une noce qui le touchait de près, et sans doute Jésus aussi, puisque Marie, sa mère, y était conviée. Mais on n'est pas autorisé à faire de Nathanaël le nouveau mari, encore moins à y voir Jean, fils de Zébédée, l'auteur de l'évangile. Ces opinions ne sauraient s'appuyer que sur des conjectures assez oiseuses, et les historiens modernes de la vie de Jésus les mentionnent à peine. L'évangéliste insinue seulement que Marie, venue de Nazareth, était déjà là, invitée d'avance, et que Jésus qu'on n'aurait pu prier qu'après avoir appris son retour, fut retenu au passage avec ses disciples et rencontra là sa mère.

Saint Jean, qui raconte si peu de miracles – sept en tout – a tenu à mettre le premier très en relief. La présence de Jésus à des noces a déjà sa signification. Plus d'une fois au cours de l'histoire de l'Église on a vu des hérétiques, emportés d'un faux zèle, proscrire le mariage. Si ces « continents », comme on les appelait, ont pu facilement être taxés d'hérésie, ce fut à cause de l'approbation donnée ainsi par Jésus à l'union légitime des époux. D'autres aujourd'hui, et en plus grand nombre, ne veulent plus de cette institution surannée. Eux aussi rencontrent sur leur chemin l'exemple de l'ardent prophète qui savait être un sage. Il a voulu participer à la joie des noces, parce qu'elles consacrent au nom de Dieu la vie commune où deux êtres qui s'aiment, cherchent le bonheur, et s'engagent à prendre à cœur la tâche échu

aux parents d'élever de nouveaux êtres dans la pratique du bien. Chez tous les peuples, le mariage donne le signal de réjouissances. La principale, en Israël¹ comme partout, est un festin, qui réunit dans une fête deux familles jusqu'alors étrangères l'une à l'autre. Le nom du repas en hébreu équivaut à beuverie, sans la nuance fâcheuse, car le vin resserre l'amitié dans une joie permise. La Galilée, presque autant que la Judée, était un pays de vignobles. À Cana, le vin des noces, tenu en réserve depuis longtemps, vint à manquer, peut-être parce que le nombre des convives s'était accru inopinément. Jésus était à table auprès de sa mère. Prévenue la première, compatissante, assurée qu'il partagerait son sentiment, Marie dit simplement : « Ils n'ont plus de vin. » C'était la plus délicate des prières, à peine une suggestion, pas même l'expression d'un désir. En cas de dissentiment, Jésus n'avait donc pas à opposer un refus formel ; il refuse cependant de céder à cette insinuation touchante. Il répond à sa mère : « Femme, qu'importe à vous et à moi ? Mon heure n'est pas encore venue². »

Aucun de nous n'emploierait le mot de femme en parlant à sa mère. Il est constant cependant que, selon l'usage des Hébreux, cette appellation plutôt solennelle que trop familière, n'avait rien que de très honorable, même traduite en grec. C'est ainsi qu'Éliézer interpellait la mère de Rébecca³. La réponse elle-même doit être interprétée selon l'usage sémitique, où cette locution est fréquente avec un sens parfaitement déterminé⁴. À ne connaître que le grec on serait porté à traduire : « Qu'y a-t-il entre toi et moi⁵ ? » Ce qui serait non seulement très dur, mais positivement un non-sens, qu'on envisage les relations d'un fils avec sa mère ou les exigences de la situation qui n'invitait pas à une querelle domestique. Aujourd'hui encore, les Arabes de Palestine disent constamment *malech*, c'est-à-dire « quoi à toi » pour dire « ne t'inquiète pas », ou très vulgairement : « ne t'en fais pas ».

Jésus fait donc remarquer à sa mère qu'ils ne doivent, ni lui ni elle, intervenir dans cette affaire, car il y faudrait une manifestation sensationnelle, alors que son heure n'est pas encore venue d'attirer l'attention. Son intention était de n'entrer en scène qu'après que le Baptiste aurait terminé sa mission ; on le voit par la suite.

Et cependant, chose étrange, Marie, interprétant sans doute le regard plus que les paroles, a compris que le dessein premier sera quelque peu atténué à la suite de sa prière. S'attendant à quelque chose de peu ordinaire, elle dit aux serviteurs : « Quoi qu'il vous dise, faites-le. »

Il y avait là six grandes urnes de pierre, comme on en a retrouvé beaucoup près des sources ou même près des citernes, dont les Juifs pouvaient commodément se servir pour pratiquer leurs ablutions. Sur un mot de Jésus, ces urnes sont remplies d'eau, et cette eau se change en vin. Le miracle fut opéré si discrètement que le maître d'hôtel, retenu par son service dans la salle où l'on buvait, ne s'en aperçut pas d'abord. Mais il ne pouvait demeurer caché. Les disciples l'apprirent. Ce fut une manifestation de la gloire de Jésus, gloire toujours invisible, mais qui rayonnait par des œuvres d'une origine divine. Alors ils crurent en lui, non plus seulement comme en un Maître de doctrine, mais comme en un dépositaire du pouvoir de Dieu.

¹ Jg 14, 10.

² Jo 2, 4.

³ Josèphe, *Antiquités* judaïques 1, 16, 3 ; cf. *Dion Cassius*, 51, 12, etc.

⁴ On admet de plus en plus que le quatrième évangile lui-même suppose un tréfonds araméen, surtout dans les paroles rapportées.

⁵ Louis-Claude Marie FILLION (1843-1927). Exégète français, professeur d'Écriture sainte et d'hébreu.

Le fait du miracle les décide : il vient de se passer sous leurs yeux. Jésus domine les éléments. Mais sa bonté ne les étonne-t-elle pas encore davantage ? Par égard pour sa mère ce fils, maître de son heure, daigne en avancer le moment. Plus d'un a pensé sans doute que c'était gaspiller quelque peu un pouvoir divin que de l'exercer pour un intérêt aussi futile. Mais est-ce à l'homme de se plaindre si la condescendance de Dieu se fait si bienveillante même en faveur d'un besoin de l'ordre temporel ? Enfin les anciens disciples de Jean, soucieux d'une leçon plus haute, pouvaient voir dans ce miracle une image de ce grand changement que le Messie devait opérer. L'eau transformée en une liqueur réparatrice et fortifiante, n'était-ce pas la figure du baptême de Jean, devenu un baptême de l'Esprit ?

À suivre
Jésus à Capharnaüm (27)

In *L'Évangile de Jésus Christ* par le P. Marie-Joseph Lagrange o.p.
avec la synopse évangélique

Transcription : www.mj-lagrange.org